

## La voie honorable

Gilles Marcotte

Volume 30, Number 3, Winter 1994

François-Xavier Garneau et son histoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035952ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035952ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Marcotte, G. (1994). La voie honorable. *Études françaises*, 30(3), 49–74.  
<https://doi.org/10.7202/035952ar>

# La voie honorable

GILLES MARCOTTE

- I -

L'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau n'est pas, comme on dirait chez Menaud, une histoire comme les autres. Elle est la première. Absolument. Certes, il y eut le père Charlevoix, le compilateur Bibaud, un Anglais nommé Smith, quelques autres, mais l'*Histoire* de Garneau annule au moins symboliquement ce qui la précède et fait figure d'origine absolue. Rien ne prépare vraiment son apparition, ni dans le milieu intellectuel de l'époque ni même, et c'est peut-être le plus étrange, dans la biographie de son auteur. On nous parlera bien un peu de ses lectures, de ses voyages aux États-Unis et en Europe, de ses contacts avec les intellectuels les mieux informés de Québec, de son intérêt pour les archives — Paul Wyczynski notera laconiquement, à propos de l'année 1836: «Il s'intéresse de plus en plus à l'histoire<sup>1</sup>» —, mais enfin le lecteur est tout étonné lorsqu'il voit apparaître sous la plume de son premier biographe, l'abbé Casgrain, la phrase suivante: «Le premier volume de l'*Histoire du Canada* parut à Québec en 1845<sup>2</sup>». Prenez le volume, soupesez-le: c'est, comme on dit, une brique. Lisez les premières pages, qui sont d'une fermeté d'écriture et de pensée assez étonnantes. Elles ont été écrites, au cours de longues soirées studieuses, par un notaire *in partibus*, caissier de banque, traducteur, greffier municipal, journaliste, un peu poète — qui

1. Paul Wyczynski, dans François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* (1855), texte établi, annoté et présenté par Paul Wyczynski, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. Présence, 1968, p. 21.

2. L'abbé H.R. Casgrain, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, p. 91.

n'avait même pas fait son cours classique. Comment devient-on historien ? On le sait, par exemple, pour Michelet, comme on le sait pour le grand contemporain américain de Garneau, Francis Parkman. On ne le sait pas pour l'auteur de l'*Histoire du Canada*.

L'historien, chez Garneau, ressemble à l'œuvre : il apparaît tout armé, à la première provocation. On connaît sa scène ; elle est reprise dans une dizaine au moins d'études sur Garneau. L'*Ur-Text* est de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, ami de Garneau, scribe recueillant les souvenirs du grand homme.

M. Garneau avait tous les jours des discussions avec les jeunes clercs anglais du bureau de M. Campbell ; parfois ces discussions devenaient très vives. Ces questions-là avaient le privilège de faire sortir le futur historien de sa taciturnité.

Un jour, que les débats avaient été plus violents que d'ordinaire :

« — Eh bien ! s'écria M. Garneau fortement ému, j'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada ! mais la véridique, la véritable histoire ! Vous y verrez comment nos ancêtres sont tombés ! et si une chute pareille n'est pas plus glorieuse que la victoire !... Et puis, ajouta-t-il, *what though the field be lost ? all is not lost*. Qu'importe la perte d'un champ de bataille ? tout n'est pas perdu !... Celui qui a vaincu par la force, n'a vaincu qu'à moitié son ennemi. »

De ce moment, il entretint dans son âme cette résolution, et il ne manqua plus de prendre note de tous les renseignements historiques qui venaient à ses oreilles ou qui tombaient sous ses yeux<sup>3</sup>.

La scène est jolie, aussi jolie qu'un chromo de l'époque, où l'on voit des gens discuter en faisant de grands gestes. Trop jolie pour être vraie ? Après avoir lu la version Hector Garneau, à vrai dire un peu plus ornée que celle de Casgrain, le sceptique Henri d'Arles s'écriera : « Cette scène m'a tout l'air d'avoir été inventée après coup ; ce mot ressemble trop à tous les mots « historiques », pour que j'y croie beaucoup<sup>4</sup> ». Monseigneur Émile Chartier n'exclut pas qu'elle soit une

3. *Ibid.*, p. 78.

4. Henri d'Arles, *Nos historiens*, Québec, Bibliothèque du Parlement, 1921, p. 90-91. Henri d'Arles note que dans son ouvrage, *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (Montréal, Beauchemin et Valois, 1883), Pierre-J.-O. Chauveau, également ami de l'historien, ne reprend pas le récit de Casgrain.

« légende<sup>5</sup> ». Gustave Lanctôt lui-même, auteur d'une version plus tardive, la dira « un peu enjolivée de littérature<sup>6</sup> ». François-Xavier Garneau, selon Casgrain, a seize ou dix-sept ans au moment de la scène ; il est timide, il le restera, il n'aura jamais la réputation d'un brillant *debater*. Mais ce jeune homme qui parle comme un personnage historique — de Casgrain plutôt que de Garneau — a vraiment lu ses classiques, les anglais comme les français, et on ne s'étonnera pas qu'il ait le sens de la formule. Ce discours est vrai, puisqu'il propose, dans une forme ostensiblement oratoire, ce que Garneau écrira au gouverneur Elgin après la parution du premier volume de l'*Histoire* : « J'ai entrepris ce travail dans le but de rétablir la vérité, si souvent défigurée, et de repousser les attaques et les insultes [...] »<sup>7</sup>. Il l'est aussi d'une autre façon, comme récit mythique. Nous assistons ici au sacre de l'historien. Il n'apparaît pas comme érudit, comme chercheur, comme rat de bibliothèque mais comme Vengeur, comme Héros d'une bataille verbale où le sort des armes sera renversé. Il est une âme (« il entretient dans son âme cette résolution ») plutôt qu'une intelligence, et le dernier paragraphe lui donne, après la couronne du Héros, l'aurole du petit saint précautionneux qui accumule les bonnes actions nécessaires à son salut et à celui de sa communauté.

Comme l'*Histoire* même de Garneau, qui subira des remaniements imposés par la critique ultramontaine du 19<sup>e</sup> siècle, la scène primitive, inaugurant ce qu'un René Girard appellerait le « cycle de vengeance<sup>8</sup> », se transformera au cours des ans. Le récit de l'abbé Casgrain est sobre, mesuré ; celui du petit-fils Hector Garneau, dans l'*Introduction* qu'il donnera à l'édition parisienne de l'*Histoire*<sup>9</sup>, en 1920, nous plongera au cœur d'une assez violente bataille. Aux « armes courtoises » qui sont d'usage, dit-il, dans l'étude du notaire Campbell, succèdent une « tournure mauvaise », des « sarcasmes », des railleries, des ricanements, des injures personnelles (« fils de vaincus »), « et le reste<sup>10</sup> ». Chez Casgrain, les « jeunes clercs

5. Émile Chartier, *Au Canada français : la vie de l'esprit* (1760-1925), Montréal, Valiquette, 1941, p. 80.

6. Gustave Lanctôt, *Garneau, historien national*, Montréal, Fides, coll. Artisans de notre histoire, 1946, p. 10.

7. René Dionne, « La patrie littéraire », *Anthologie de la littérature québécoise*, sous la direction de Gilles Marcotte, Montréal, L'Hexagone, 1994, tome 1, p. 408.

8. René Girard, *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 1972, p. 33.

9. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, 6<sup>e</sup> édition, revue, annotée et publiée avec une introduction et des appendices par son petit-fils Hector Garneau, 2 tomes, Paris, Librairie Félix Alcan, 1920.

10. *Ibid.*, p. XXVIII.

anglais» ne parlaient pas. Voici qu'ils ouvrent la bouche : «Après tout, qu'êtes-vous donc, vous, Canadiens-français, vous n'avez même pas d'histoire!<sup>11</sup>» L'argument, l'injure viennent tout droit du rapport Durham, c'est-à-dire de l'histoire. Pardessus la tête des jeunes clercs, la bataille s'engage entre l'occupant anglais et les Canadiens français opprimés; ou, si l'on veut, entre deux textes, le rapport du Lord anglais et l'*Histoire du Canada* qui existe déjà comme projet. Aussi bien, la réponse du «jeune Garneau» n'a-t-elle pas à être longuement développée. La tirade du récit Casgrain est remplacée par deux petites phrases : «Quoi, répliqua-t-il avec énergie, nous n'avons pas d'histoire! Eh bien, pour vous confondre, je vais moi-même la raconter!<sup>12</sup>» C'est le style de Frontenac lançant à Phipps : «Je vous répondrai par la bouche de mes canons». On aura noté que la citation anglaise, le vers de Milton, est disparu. Le nationalisme du début du 20<sup>e</sup> siècle est plus pur, si l'on peut dire, que celui de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup>.

La troisième version, celle de Gustave Lanctôt, qui paraît en 1946, est la plus complète et la mieux ordonnée. Lanctôt place d'abord le décor physique, la «vieille maison<sup>13</sup>» qui loge l'étude de maître Archibald Campbell; puis il décrit à grands traits les circonstances historiques générales. Quant au dialogue entre les clercs de notaire, représentés ici par un seul «jeune Anglais», et Garneau, le texte de Lanctôt réunit, en leur donnant une forme quelque peu nouvelle, les thèmes des deux versions précédentes. L'Anglais : «À quoi bon toutes ces querelles? Dans ce pays qui n'a pas encore d'histoire, on sait tout de même quelle nation a toujours triomphé<sup>14</sup>». Le lecteur aura reconnu le thème de l'absence d'histoire (Durham) et celui de la défaite des armes. La réponse du jeune Garneau sera également synthétique : «Vous pouvez ne pas la connaître, mais ce pays possède une histoire; et j'espère l'écrire un jour. On saura que la même nation n'a pas toujours triomphé et que nos ancêtres n'ont succombé que sous le nombre après une dernière victoire. Dans une telle lutte, les deux partis ont droit à l'honneur. Et puis, *What though the field be lost, all is not lost!* Oui, qu'importe la perte du champ de bataille, tout n'est pas perdu. Qui a triomphé par la force n'a triomphé qu'à moitié. Il y a des défaites qui sont aussi glorieuses que des victoires<sup>15</sup>». C'est là, pour l'essentiel, la version Casgrain mais amplifiée, développée avec une certaine

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 9.

14. *Ibid.*, p. 9-10.

15. *Ibid.*, p. 10.

liberté; et incluant l'élément Durham, dont Casgrain ne parlait pas. Notons toutefois une différence intéressante, par rapport au récit d'Hector Garneau : alors que celui-ci situait la scène « vers 1825 ou 1826<sup>16</sup> », Lanctôt la place « vers 1828<sup>17</sup> », ce qui a pour effet de donner un peu plus de maturité au futur historien. Lanctôt, on l'a vu plus haut, est effleuré d'un doute ; et peut-être, en vieillissant son héros, en lui donnant un âge plus convenable, veut-il accroître la vraisemblance du récit. Il consent, malgré des réserves probablement plus fortes que ce qu'il en dit, à « l'accepter comme authentique<sup>18</sup> ». Et s'il ne l'était pas, ajoute-t-il, du moins aurait-il une autre sorte de vérité, « le mérite de synthétiser l'inspiration et la carrière de l'écrivain : *Se non è vero, è bene trovato*<sup>19</sup> ». Au bout du compte, le récit vaudrait moins par son exactitude historique que par la provision de sens qu'il fournit à l'imagination historique.

Aussi bien ne faut-il pas s'étonner, encore moins se scandaliser de ce qu'il ait subi au cours des ans des modifications importantes. C'est que le récit de Casgrain fonctionne comme un mythe ; et le mythe appartient à tout le monde. Quoi qu'il se soit passé, ce jour-là, dans l'étude de maître Archibald Campbell, les auteurs des trois récits, Casgrain, Hector Garneau, Gustave Lanctôt — oui, Casgrain lui-même, auteur du premier texte, dans la mesure où très visiblement il surcharge, il enjolive — font des variations sur un texte fondamental, hors écriture, qui s'attribue les fonctions du mythe : affirmation de l'origine commune, formulation des raisons de l'être-ensemble, inauguration de la parole historique, de la parole de salut. C'est moins l'individu François-Xavier Garneau qui s'exprime ici, un individu sur lequel nous savons du reste très peu de choses<sup>20</sup>, que la communauté nationale elle-même, répondant à la provocation historique par la proclamation de sa légitimité, adoptant la position de combat qu'elle conservera durant tout le siècle suivant.

Le Récit rend également quelques autres petits services. Il dicte un mode de lecture : l'*Histoire du Canada* ne saurait être, dans la perspective qu'il ouvre, qu'une œuvre engagée,

16. Hector Garneau, *op. cit.*, p. XXVIII.

17. Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 9.

18. *Ibid.*, p. 10.

19. *Ibid.*

20. « [...] *the life and work of Garneau remain, to a great extent, unknown. We are too often reduced to guesswork and suppositions about the man, his origins, his formation, and his "credo"* ». Pierre Savard, « François-Xavier Garneau », dans *French Canadian Thinkers of the Nineteenth and Twentieth Centuries*, sous la direction de Laurier LaPierre, Montréal, McGill University Press, 1966, p. 24.

passionnée, partie intégrante de la lutte pour la survie canadienne-française. Elle sert aussi à combler un vide, à masquer une absence, celle des conditions de fabrication de l'*Histoire* de Carneau. On avait besoin d'un Héros, plus que d'un Travailleur. Et puis, personne ne semblait savoir comment cet homme d'une santé fragile, autodidacte, peu fortuné, avait pu édifier un tel monument.

- II -

« Il veut avant tout, écrit Fernand Dumont, être écrivain<sup>21</sup> ».

Romancier, aux alentours de 1840, ce serait difficilement pensable. Mais journaliste, oui, auteur d'articles dans *Le Canadien*, fondant quelques feuilles très éphémères; poète — le premier poète de conséquence au Canada français; enfin, historien. Ce sont là les genres qui se présentent spontanément à l'esprit lorsque, à cette époque, on entend de s'illustrer par l'écriture. Le poème se fait historique par la force des choses, parce que le présent n'offre guère de possibilités de sublimation, de transposition; et quant au genre historique lui-même, il occupe la plus grande partie de l'horizon : « les intellectuels, dit Andrée Fortin, ne cessent d'écrire et de réécrire l'histoire du Canada, dans les éditoriaux mais aussi dans les revues en général, s'il faut en croire les déclarations d'intention des fondateurs<sup>22</sup> ».

Mais le passage du poème, fût-il historique, à l'histoire va-t-il de soi? Reprenons, avec Fernand Dumont: « Il veut avant tout être écrivain. Il commet de nombreux poèmes. À deux reprises, il lance des publications éphémères. Entre ce désir d'écrire et sa sensibilité aux affaires publiques, comment en est-il arrivé à la vocation d'historien dont il ne dérogera plus? Sans doute parce le métier d'historien a été pour lui un engagement politique<sup>23</sup> ». Nous voici ramenés à la scène initiale, à l'anecdote de Casgrain, à l'explication par le patriotisme; et il est évident que cette explication comporte une part substantielle de vérité. Mais enfin, il y a là le verbe « écrire », et il est difficile de croire que ses enjeux soient entièrement réductibles à la cause nationale. Soit, par exemple, deux textes : le premier, extrait du poème le plus célèbre de

21. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, p. 281.

22. Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 94.

23. Fernand Dumont, *Ibid.*, p. 281-282.

Garneau, « Le dernier Huron », le deuxième de l'*Histoire du Canada*.

Ainsi Zodoïska, par des paroles vaines,  
 Exhalait un jour sa douleur.  
 Folle imprécation jetée aux vents des plaines,  
 Sans épuiser son malheur.  
 Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,  
 Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.  
 Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes  
 De ces fers impuissants<sup>24</sup>.

La défaite des Hurons — et plus généralement des Indiens — sera présentée, dans l'*Histoire*, sous un jour très différent.

Si les sauvages ont succombé devant la civilisation, c'est que, outre la faiblesse de leur nombre, cette civilisation leur est apparue tout à coup, sans transition, avec toute la hauteur qu'elle avait acquise en une marche progressive de plusieurs milliers d'années. D'ailleurs on a beaucoup plus travaillé à les dépouiller qu'à les instruire. L'histoire des peuples anciens le prouve, la conquête peut anéantir les nations les plus civilisées et les plus nombreuses<sup>25</sup>.

La différence s'explique assurément par la distance qui sépare l'évocation lyrique de l'explication historique; mais outre que l'histoire, à l'époque de Garneau, se fait volontiers évocatrice, lyrique, comme on le voit par exemple chez Michélet et Parkman, la distance qu'instaure ici Garneau entre le vécu et l'écrit, entre le particulier et le général, est extrême. L'*Histoire* de Garneau, qu'on a presque toujours célébrée comme un acte de patriotisme, une œuvre engagée, est en réalité une œuvre étrangement abstraite, qui prend les choses de très haut comme on le voit dans le texte où il compare les Indiens aux barbares du monde ancien, et s'attarde rarement aux personnes, aux épisodes. Je ne m'interdis pas de penser que François-Xavier Garneau est devenu historien, non pas seulement après la poésie — « le jour où l'historien prit la plume, le poète se tut complètement<sup>26</sup> », note Charland —,

24. François-Xavier Garneau, « Le dernier Huron », dans James Huston, *Le Répertoire national* (1848), éd. Robert Mélançon, Montréal, VLB éditeur, 1982, vol. II, p. 147.

25. François-Xavier Garneau, *Histoire*, édition parisienne, p. 144.

26. Thomas Charland, « Garneau : préparation de l'historien », dans *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, Deuxième semaine d'histoire à l'Université de Montréal, 23-27 avril 1945, Société historique de Montréal, 1945, p. 122.

mais *contre la poésie*, comme Jules Michelet s'est fait historien contre le roman. Garneau ne s'est pas expliqué là-dessus, comme Michelet l'a fait abondamment. À vrai dire, il ne s'est expliqué sur rien. Comme sujet écrivain, Garneau s'efface, se rature lui-même, aussi complètement qu'il le peut. Mais nous savons, depuis Roland Barthes au moins, qu'une telle rature renvoie à une illusion, l'« illusion référentielle<sup>27</sup> », qui masque toutes sortes de compromissions personnelles.

Comment, pourquoi devient-on historien, écrivain d'histoire, dans le Canada de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle? L'explication par le patriotisme, l'intérêt même passionné pour les affaires publiques, ne suffit pas. La concurrence, l'émulation? « Toute recherche historiographique, écrit Michel de Certeau, s'articule sur un lieu de production socio-économique, politique et culturel. Elle implique un milieu d'élaboration que circonscrivent des déterminations propres : une profession libérale, un poste d'observation ou d'enseignement, une catégorie de lettrés, etc.<sup>28</sup> ». Des historiens, on n'en voit guère autour de Garneau; des collectionneurs de vieux papiers, tout au plus. Quelques écrivains, très mineurs; mineurs assurément, qu'ils s'appellent Crémazie ou Parent, par rapport à celui qui écrira l'*Histoire du Canada*. Quant à la « profession libérale », on sait que Garneau l'exerça très peu et n'en put tirer aucun profit pour l'entreprise qu'il méditait. Le « lieu de production », le « milieu d'élaboration » sont donc d'une très grande pauvreté, à la limite de l'inexistence. Mais les voyages, les contacts avec l'étranger? Quelle forte, quelle étonnante détermination poussa le jeune homme, pourvu de maigres économies, à s'embarquer pour l'Europe en 1831, sans but très précis? Mais on ne voit pas qu'au cours de son séjour en Angleterre — où il eut tout de même l'avantage de travailler, à titre de secrétaire, auprès de Benjamin Viger — ou en France, il se soit précipité chez les historiens pour apprendre d'eux ce que c'était vraiment que d'écrire l'histoire, ou qu'il ait humé la poussière des archives. A-t-il même assisté à un cours de Michelet, comme on l'a dit? Ce n'est pas sûr. Il visite des monuments, des quartiers; et il va au théâtre, il va souvent au théâtre. Les grands hommes et les grands

27. Roland Barthes, « Le discours de l'histoire », dans *Le Bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, p. 158. « La linguistique et la psychanalyse conjuguées, écrit encore Barthes, nous rendent aujourd'hui beaucoup plus lucides à l'égard d'une énonciation privative : nous savons que les carences de signes sont elles aussi significatives ».

28. Michel de Certeau, « L'opération historique », dans *Faire de l'histoire. Nouveaux problèmes*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, NRF/Gallimard, Bibliothèque des idées, 1974, p. 4.

comédiens — les grandes comédiennes — l'impressionnent fort.

François-Xavier Garneau est un écrivain de lectures, nourri presque exclusivement de lectures, accouché par les lectures, greffé sur une institution européenne avec laquelle il n'a que des rapports de papier. On n'est pas historien, on n'est pas écrivain si l'on n'a pas beaucoup lu, mais il s'agit ici d'autre chose, d'une détermination plus fondamentale. Les commentateurs ont beaucoup écrit sur les lectures de Garneau : Voltaire, l'abbé Raynal, Volney, Sismondi, Montesquieu, Thierry, Guizot, Michelet, Lamennais, Isidore Lebrun, Joutel, Thiers, Bancroft, Gibbon, et la liste n'est sans doute pas complète. Serge Gagnon s'en est fatigué, laissant « à d'autres cet étalage encyclopédique, luxe d'érudition peu utile à [son] propos<sup>29</sup> ». Mais ce qui devrait intéresser dans cette liste, c'est moins chaque auteur en particulier, et les relations plus ou moins directes qu'entretient son œuvre avec celle de Garneau, que l'ensemble, la constellation, la masse, l'abondance. Cette liste raconte la naissance de l'*Histoire* de Garneau, et les perspectives dans lesquelles elle s'est écrite, avec autant et plus de pertinence que la fameuse Première Scène. Une seule fois, au début de son *Voyage en Angleterre et en France* — qui est, ne l'oublions pas, son dernier ouvrage, et l'on sait que dans les derniers ouvrages les choses sont souvent *arrangées* —, Garneau a voulu donner une origine en quelque sorte naturelle à son désir d'histoire, en évoquant à la manière de Michelet un grand-père qui avait vécu les événements (ceux de la Révolution pour Michelet, ceux de la Conquête anglaise pour Garneau) :

Les vieillards aimaient à raconter les exploits de leurs pères et les épisodes des guerres de la conquête. Mon vieil aieul, courbé par l'âge, assis sur la galerie de sa longue maison blanche perchée au sommet de la butte qui domine la vieille église de Saint-Augustin, nous montrait de sa main tremblante le théâtre du combat naval de l'*Atalante* avec plusieurs vaisseaux anglais, combat dont il avait été le témoin dans son enfance. Il aimait à raconter comment plusieurs de ses oncles avaient péri dans les luttes héroïques de cette époque, et à nous rappeler le nom des lieux où s'était livrés une partie des glorieux combats restés dans ses souvenirs<sup>30</sup>.

29. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval, 1978, p. 289. Rappelons que Serge Gagnon fait dans cet ouvrage une lecture idéologique de l'historiographie.

30. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre...*, p. 111. « Ces récits de grand-père, dit Thomas Charland, peuvent engendrer le goût de l'histoire, pas nécessairement l'envie de l'écrire » (*Centenaire...*, p. 114).

Peut-être, en effet, le goût bien connu de Garneau pour la description des batailles vient-il de ces récits entendus dans son enfance, mais la véritable histoire, celle des causes et des effets, la grande armature, le désir même d'histoire viennent d'ailleurs, des livres, des modèles explicatifs et discursifs. Et c'est parce qu'il est l'homme du livre, au sens fort et quasi exclusif du mot, qu'il va pouvoir faire d'entrée de jeu le saut périlleux dans l'universel. Il est en compagnie de Gibbon, de Michelet, de Raynal lorsqu'il ouvre les vannes de son « Discours préliminaire », où il parle comme un grand de l'histoire « devenue, depuis un demi-siècle, une science analytique rigoureuse<sup>31</sup> », lorsqu'il se reporte aux premières images plus ou moins mythiques de l'Amérique avant d'en raconter la découverte par Colomb, lorsqu'il évoque les barbares de l'Antiquité en parlant des sauvages du Canada. Ses amis Parent et Crémazie, pour ne citer qu'eux, ont également d'abondantes lectures, mais Garneau est le seul à pouvoir, sur cette base, édifier et soutenir un long discours, et qui paraisse lui appartenir en propre. Lisez :

Chez les Grecs et les Romains, qui divinisaient tout ce qui porte un caractère de grandeur et de majesté, Colomb eût été placé, à côté des fondateurs de leurs cités, au rang des dieux.

Le hasard, auquel on doit tant de découvertes, n'a été pour rien [...] <sup>32</sup>

Et continuez. Laissez-vous porter par ce discours légèrement archaïque — on lui attribuait un certain degré d'archaïsme à l'époque même où il parut —, un discours qui a du souffle, de la hauteur de vues, et qui inscrit l'histoire de nos quelques arpents de neige dans la générosité de l'universel. Ce qui vous portera, ainsi, ce ne sera pas, insistons sur ce point, quelque forme de « poésie » mais la prose la plus sévère qui, note Serge Gagnon, s'attache à « un type d'argumentation que l'on chercherait en vain chez ses successeurs [...] l'explication économique<sup>33</sup> ». Les commentateurs, surtout ceux de la deuxième partie du 19<sup>e</sup> siècle, préféreront parler de passion patriotique, de puissance d'évocation, de puissance d'image. C'est ainsi, au prix de telles déformations, qu'une œuvre devient « nationale ». Celle de Michelet a subi le même sort.

31. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, édition parisienne, p. 1.

32. *Ibid.*, p. 1.

33. Serge Gagnon, *op. cit.*, p. 307.

## - III -

Mais encore, l'écriture, le style ? Nous parlons bien d'un écrivain, n'est-ce pas, le premier, celui qui a créé en quelque sorte la littérature canadienne, canadienne-française, québécoise ? Or François-Xavier Garneau, malgré les nombreux mérites qui lui sont reconnus, demeure un écrivain fautif, défectueux. On peut glisser rapidement sur la diatribe de Maximilien Bibaud, affirmant que, dans l'*Histoire* de Garneau, « la grammaire [n'est] pas respectée », et ajoutant : « Les mots sont rarement employés dans leur véritable acception<sup>34</sup> ». On peut sourire en lisant sous la plume très avertie du critique français Charles ab der Halden : « il fallait (à Garneau) aussi et surtout compléter ses études générales, voir diverses espèces de gens, apprendre la politique, la stratégie, la diplomatie, et même le français<sup>35</sup> » (nous soulignons). L'écrivain Garneau, c'est le moins que l'on puisse dire, ne s'attire pas que des éloges. L'ami Pierre-Joseph-Olivier Chauveau parle de ses « incorrections de style<sup>36</sup> ». Monseigneur Camille Roy lui-même, si indulgent, a des réserves : « Volontiers romantique, et souvent avec excès dans la première édition, il (le style de Garneau) correspondait au goût des lecteurs contemporains. La phrase était souvent déclamatoire<sup>37</sup> ». « Le style de Garneau n'est pas toujours parfait<sup>38</sup> », déclare Maurice Hébert. Gustave Lanctôt, enfin, auteur de l'ouvrage le plus complet (il date de 1946) sur Garneau, développe : « Il a débuté dans un style abondant, mais incorrect, fortement construit, mais enchevêtré, éloquent, mais surchargé. On y sent se précipiter le flot de sa pensée, mais c'est un flot qui charrie des images impropres et de nombreux clichés<sup>39</sup> ». Ce sont là, précise Lanctôt, les défauts de la première édition, heureusement corrigés dans les subséquentes. Or les corrections ne touchèrent pas que le style, comme on sait ; sans attenter profondément à la sub-

34. Cité par le chanoine Georges Robitaille, « L'œuvre de Garneau et la critique de son temps », dans *Centenaire...*, p. 137. Le chanoine transcrit, fautivement : « acception ».

35. Charles ab der Halden, *Études de littérature canadienne-française*, Paris, F.R. de Rudeval, 1904, p. 10.

36. P.-J.-O. Chauveau, *op. cit.*, p. CXLII.

37. Mgr Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, 10<sup>e</sup> édition, Montréal, Beauchemin, 1945, p. 37.

38. Maurice Hébert, « Garneau et l'influence littéraire de son œuvre », dans *Centenaire...*, p. 157.

39. Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 172.

stance de l'ouvrage<sup>40</sup>, Garneau consentit à atténuer quelques affirmations qui sentaient un peu trop le libéralisme et l'anti-cléricalisme. On ne peut s'empêcher de penser qu'entre ces deux ordres de défauts, le littéraire et l'idéologique, entre le mal écrire et le mal penser, existait un rapport de culpabilité réciproque. Ô scandale, le premier écrivain du Canada, autodidacte, n'avait pas fait son cours classique ! On le lui avait offert, à la condition qu'il eût l'intention de devenir prêtre ; il refusa. Ainsi Garneau, dit Casgrain, fut privé « de cette salutaire direction qu'impriment aux jeunes talents nos grandes institutions religieuses<sup>41</sup> ». Près d'un siècle plus tard, même son de cloche : « Il est certain, dit Thomas Charland, que la formation philosophique de Garneau, sinon sa formation littéraire, eût gagné à se faire dans un collège classique<sup>42</sup> ». Et le chanoine Robitaille, de la Société royale du Canada : « Le grand malheur de François-Xavier Garneau a été [...] de n'avoir pas eu de formation classique chrétienne. Sans préparation suffisante, il a abordé des auteurs dangereux et quelquefois pervers<sup>43</sup> ». Quant on lit la plupart des écrivains du temps de Garneau, qui ont fait eux leur cours classique, on se dit que cette privation fut peut-être pour lui la plus grande des chances, et que ce n'est pas payer trop cher de quelques négligences d'écriture, une prose traversée par l'intelligence.

Les réserves sur le style de Garneau sont donc nombreuses, et se répètent *ad nauseam* d'un critique à l'autre, dessinant l'image d'un père de la littérature canadienne assez mal en point. Où est donc le grand écrivain ? Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que les réserves fondent comme neige au soleil dès que la considération patriotique fait son apparition. Il serait possible de citer presque tout le monde à ce propos. Casgrain suffira : « Ce sentiment (le patriotisme), qui s'exaltait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression qui entraînent et passionnent — surtout le lecteur canadien<sup>44</sup> ». La rédemption de l'écriture

40. C'est ce que conclut Charles Bolduc de son examen des variantes des trois premières éditions de l'*Histoire*. Charles Bolduc, « Métamorphoses de l'*Histoire du Canada* », dans *François-Xavier Garneau, Aspects littéraires de son œuvre*, sous la direction de Paul Wyczynski, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Visage des lettres canadiennes, Publications du Centre de Recherche de Littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, II, 1966, p. 129-167.

41. H.R. Casgrain, *op. cit.*, p. 134.

42. Thomas Charland, *op. cit.*, p. 125.

43. Georges Robitaille, « L'œuvre de Garneau et la critique », dans *Centenaire...*, p. 141.

44. H.R. Casgrain, *op. cit.*, p. 138.

par le patriotisme est ici le fait du lecteur — « surtout le lecteur canadien » — plutôt que celui de l'écrivain, et nous nous trouvons devant une contradiction manifeste entre l'écrivain rêvé, celui qu'on imagine à partir de ses propres désirs de lecteur, et l'écrivain réel qui, il suffit de lire une page pour s'en rendre compte, écrit le plus sobrement, le plus tranquillement qu'il peut. On sait le goût qu'avait Garneau pour les batailles, les affaires de la guerre. Or voici comment il décrit le système de la milice, en Nouvelle-France, au terme d'une description comparée des colons français et anglais :

Tels étaient nos ancêtres. Comme l'émigration, après quelques efforts, cessa presque tout à fait, et qu'il n'est venu guère plus de cinq mille colons en Canada, pendant toute la durée de la domination française, ce système (de la milice) était peut-être le meilleur dans les circonstances, pour lutter contre la force toujours croissante des colonies anglaises. Durant près d'un siècle, la puissance de celles-ci vint se briser contre cette milice aguerrie, qui ne succomba que sous le nombre, en 1760, après une lutte acharnée de six années, où elle s'illustra par de nombreuses et éclatantes victoires. Encore aujourd'hui c'est à nous que le Canada doit de ne pas faire partie des États-Unis. Nous l'empêchons de devenir américain de mœurs, de langue et d'institutions<sup>45</sup>.

C'est là une prose qui, même lorsqu'elle évoque les aspects les plus gratifiants de la collectivité canadienne et rive définitivement leur clou aux clerks de notaire anglais de l'étude Campbell, se garde bien d'emboucher la trompette. Jamais elle ne s'enfle, même dans les circonstances dramatiques, comme par exemple le massacre de Lachine ou la bataille de Sainte-Foy, jamais elle ne perd la tête, jamais elle ne permet à la passion de dépasser le cadre étroit que lui assigne la justesse profondément voulue de la description, de l'affirmation. En fait, l'hommage rendu par l'abbé Casgrain au style patriotique de Garneau s'adresse plutôt, prophétiquement, au deuxième historien national, le chanoine Lionel Groulx. Parlant, lui aussi, de la population de la Nouvelle-France, il prend feu de toutes parts :

La meilleure preuve que la tâche démesurée n'entraîna nulle usure, je la trouverais dans la race d'hommes qu'on vit bientôt paraître en Nouvelle-France. Sur ce point les témoignages sont si nombreux, si concordants, que la modestie canadienne n'a qu'à s'incliner. Éloquent exemple de ce que la terre et

45. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, édition parisienne, p. 366.

l'homme peuvent échanger entre eux d'information mutuelle. Dès la deuxième génération l'école austère et stimulante du pays a tonifié et même transformé le type français de ce côté-ci de la mer. Physiquement, chacun le dit grandi, admirablement musclé et charpenté<sup>46</sup>.

Comme il y va, le flamboyant chanoine! Comme il est sûr de lui, de son peuple, de la Providence! Auprès de lui, François-Xavier Garneau fait figure de pauvre, sinon pauvre figure. Pauvre de science, pauvre de confiance (le monument qu'il veut élever à son pays ne sera peut-être qu'un « mausolée<sup>47</sup> »), pauvre de langue. Sa documentation est peu abondante. Le métier d'historien, il n'a pu l'apprendre que par l'imitation. Et sa langue, non bien sûr, particulièrement dans la première édition de l'*Histoire*, n'est pas sans défauts assez graves, dont il se rendra compte bientôt<sup>48</sup>. Le milieu même pour lequel il écrit, son lectorat, ne risque-t-il pas, même, de l'enchaîner à une certaine médiocrité? Dans son *Voyage en Angleterre et en France*, il aura une remarque curieuse sur le peintre Antoine Plamondon qui, dit-il, était « un peintre trop parfait pour le Canada<sup>49</sup> ». Il explique : « Trop ami de la perfection, il donnait à ses œuvres un fini qui n'était pas apprécié et qui demandait trop de temps pour le prix qu'on lui en offrait ». Il ne s'agit pas ici que d'argent. Garneau semble attribuer à Plamondon l'inadéquation qu'il ressent, et ne peut pas ne pas ressentir — malgré le succès, dû peut-être à un malentendu, de son *Histoire* — entre ce qu'offre l'artiste ou l'écrivain et le public qui le reçoit, en ce milieu du 19<sup>e</sup> siècle canadien. Il sent, d'une part, la distance presque infinie qui le sépare des grands écrivains dont il va, à Paris et à Londres, visiter les tombeaux; et à l'autre extrémité de la chaîne, il connaît la désolante pauvreté culturelle de ceux pour lesquels il écrit. « Nous ne parlons pas de littérature, dit-il, parce qu'à proprement parler il n'y en a pas encore sur les rives du Saint-Laurent, où la ruine et l'oubli ne tardent pas d'accueillir ceux qui osent s'y livrer<sup>50</sup> ».

46. Lionel Groulx, « L'originalité de notre histoire », dans *Centenaire...*, p. 43. Ce thème du « Français amélioré » allait avoir une assez longue carrière...

47. « [...] si nous devons perdre notre nationalité, nous voulons, du moins, laisser un nom français écrit sur notre mausolée. » (Lettre à Émile Girardin, le 25 novembre 1855, citée par Hector Garneau dans son introduction à l'*Histoire du Canada*, édition parisienne, p. XXXVIII).

48. La correction littéraire assez douteuse de l'ouvrage plus tardif, *Voyage en Angleterre et en France*, laisse soupçonner que Garneau aurait obtenu l'aide de quelque bon grammairien et styliste pour corriger les fautes de son *Histoire du Canada*.

49. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre...*, p. 206.

50. *Ibid.*, p. 249.

Est-il possible de croire que cette pauvreté, inscrite dans toutes les données de sa situation, Garneau l'ait choisie, en ait fait un style ? Il a de grandes ambitions : le portail de son ouvrage en témoigne, vaste, d'architecture sévère, bien ordonné. Ce texte pourrait être, ou être devenu un peu ridicule, tant il part de loin, tant il convoque autour du berceau de la Nouvelle-France des circonstances prestigieuses où se joue le sort du monde entier, mais il y échappe par la modestie foncière de son écriture, par l'absence presque totale de grandiloquence. Pas plus dans l'« Introduction » ou le « Discours préliminaire » que lorsque, plus tard, il racontera des batailles sanglantes ou fera le portrait de quelque éminent personnage, Garneau ne sollicitera la participation émotionnelle de son lecteur. Si on le cherche lui-même dans son texte, il nous semble d'abord qu'il ne s'y trouve pas, tant ces phrases généralement courtes, peu ornées d'adjectifs, de forme presque toujours semblable, ressemblent à de purs constats, à de purs récits. Mais cette discrétion même est un signe. Celui qui écrit l'*Histoire du Canada* sait que son entreprise ne pourra être sauvée que par la netteté, la transparence du propos et de l'expression<sup>51</sup>. On saura qu'il ne triche pas lorsqu'il énonce telle profession de foi libérale, telle critique de l'absolutisme royal, telle condamnation de l'autocratie de Monseigneur de Laval.

Gustave Lanctôt souligne qu'à Paris, Garneau préférait la néo-classique église de la Madeleine, image d'ordre, d'équilibre, à Notre-Dame<sup>52</sup>. On ne s'étonne pas d'une telle préférence lorsqu'on a lu l'*Histoire du Canada*. On ne s'étonne pas non plus qu'au théâtre — « Pendant mon court séjour à Paris, dit Garneau, je passais ordinairement les soirées au spectacle<sup>53</sup> » —, le futur écrivain ait accordé ses préférences, parmi les comédiennes, à mademoiselle Mars : « L'expression de son jeu était parfaite. Elle ne se débattait pas comme font bien des actrices. Elle était très sobre dans ses mouvements<sup>54</sup> ».

#### - IV -

Dans le « Discours préliminaire », le nom de Jules Michelet apparaît à deux reprises. Et ces mentions n'épuisent pas, loin de là, la dette idéologique de Garneau à l'égard du grand historien français. L'allusion aux « épaisses ténèbres du

51. Il faut prendre Garneau au sérieux lorsqu'il dit, dans sa lettre à Lord Elgin, qu'il veut « exposer tout simplement leur histoire » (celle des Canadiens). René Dionne, « La patrie littéraire », *op. cit.*, p. 408.

52. Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 72.

53. François-Xavier Garneau, *Voyage...*, p. 220.

54. *Ibid.*, p. 221.

moyen âge », le recours au « dogme de la liberté », aux idées de Vico, à ce « livre fameux et sublime, la Bible » (dont à cette époque, rappelons-le, la lecture n'était pas conseillée aux catholiques romains), le passage sur les origines de Rome, tout cela, c'est du Michelet recyclé. Et le peuple, oui, le peuple :

Depuis ce moment, la grande figure du peuple apparaît dans l'histoire moderne. Jusque-là, il semble un fond noir sur lequel se dessinent les ombres gigantesques et barbares de ses maîtres, qui le couvrent presque en entier. [...] Nous voyons maintenant penser et agir les peuples; nous voyons leurs besoins et leurs souffrances; leurs désirs et leurs joies; ces masses, mers immenses, lorsqu'elles réunissent leurs voix [...] <sup>55</sup>.

On n'insistera pas sur le scandale que pouvaient provoquer, que provoquèrent en fait ces idées très libérales. L'étonnant, c'est qu'il n'ait pas été plus grand et que les censeurs, les ecclésiastiques notamment, ne se soient pas déchaînés; ils seront plus virulents au 20<sup>e</sup> siècle, notamment en la personne du chanoine Robitaille<sup>56</sup>. Revenons à ce « peuple » dont Garneau, suivant Michelet, célèbre le rôle moteur dans l'histoire, et dont par ailleurs l'inexistence est si frappante dans l'*Histoire du Canada*. Le hiatus trahit encore une fois, chez Garneau, l'historien de lectures, qui n'arrive pas toujours à faire la jonction entre les grandes idées qu'il importe de France et une pratique historique qui subit des pressions locales fort différentes.

Un autre hiatus, signalé et étudié par Marie-Hélène Berréhar dans son mémoire sur le peuple dans les œuvres de François-Xavier Garneau et de Michelet, permet d'apercevoir plus clairement encore la distance que l'historien canadien est forcé de prendre par rapport à l'un de ses grands inspirateurs<sup>57</sup>. On connaît la richesse paradoxale de l'expression « voie royale » chez Michelet, expression qui transporte dans le peuple la vertu, traditionnellement attribuée aux puissants, aux rois, de gouverner l'histoire<sup>58</sup>. Or, une expression

55. « Discours préliminaire », *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, tome premier, Québec, Imprimerie de N. Aubin, 1845, p. 11-12.

56. Voir la charge menée par l'abbé Georges Robitaille (futur chanoine) contre l'édition parisienne de l'*Histoire du Canada*, dans *Études sur Garneau, critique historique*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1929.

57. Marie-Hélène Berréhar, *Le Peuple dans l'œuvre de François-Xavier Garneau et de Jules Michelet*, Mémoire de maîtrise présenté à l'Université de Montréal, 1992.

58. Le grand ouvrage de Paul Viallanex sur Michelet porte précisément ce titre : *La Voie royale, Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971.

semblable — et radicalement différente — se trouve dans la préface de la troisième édition de l'*Histoire du Canada* (1859), l'adjectif « honorable » supplantant « royale ». Garneau fait état, dans ce texte, des sentiments hostiles que pourrait susciter, dans les milieux gouvernementaux, son opposition déclarée à l'union des deux Canadas :

Nous savons qu'en heurtant de front les décrets d'une métropole toute-puissante, nous allons nous faire regarder par elle comme le propagateur de doctrines funestes et par les Canadiens ralliés au gouvernement qu'elle nous impose, comme le disciple aveugle d'une nationalité qui doit périr. Néanmoins, malgré cette répudiation, nous sommes consolé par la conviction que nous suivons une *voie honorable* (nous soulignons), et nous sommes sûr que, quoique nous ne jouissions pas de tout l'éclat de la puissance et de la fortune, le conquérant ne peut s'empêcher de respecter le motif qui nous anime<sup>59</sup>.

Cette « voie honorable » est celle que suit Garneau en politique ; il n'est pas illégitime de considérer que l'expression s'applique également à la façon dont Garneau conçoit son *Histoire*, et au combat que mène le peuple canadien pour sa survie. Au sens premier, « honorable » désigne ce qui relève de l'honneur, de la droiture, de l'honnêteté ; Garneau affirme qu'il est « honorable » de défendre son petit peuple contre les tentatives d'assimilation de la puissance coloniale. Mais la présence, à l'arrière-plan, de l'expression de Michelet donne à l'« honorable » un supplément de sens. Par rapport au « royale » qui connote la noblesse, la gloire, l'éclat, le brillant, l'adjectif de Garneau se déclare en retrait, déclare une nécessité de modestie qui sera développée dans la « Conclusion » de l'*Histoire du Canada* (1852). Si le peuple canadien a pu survivre jusqu'à ce moment, dit Garneau, c'est grâce à un conservatisme décidé : « Ils n'étaient pas assez nombreux pour prétendre ouvrir une voie nouvelle aux sociétés, ou se mettre à la tête d'un mouvement quelconque à travers le monde. Ils se sont resserrés en eux-mêmes, ils ont rallié tous leurs enfants autour d'eux, et ont toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de leurs pères, malgré les sarcasmes de leurs voisins<sup>60</sup> ». Et conservateur, peu ambitieux, le peuple canadien doit le demeurer pour survivre encore : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques !<sup>61</sup> »

59. René Dionne, « La patrie littéraire », *op. cit.*, p. 399.

60. *Ibid.*, p. 407.

61. *Ibid.*, p. 408.

Est-ce bien le même homme qui écrit le « Discours préliminaire » et la « Conclusion » de l'*Histoire du Canada*? Qui, après avoir hardiment évoqué les valeurs issues de la Révolution française, insiste maintenant sur la ressemblance qui existe, qui doit exister entre le peuple canadien et la Vendée anti-révolutionnaire? Faut-il penser que le libéral, retour d'Europe, s'est assagi entre le « Discours préliminaire » et la « Conclusion », sous l'effet des reproches qu'il a subis, voire de la rude expérience qu'aurait été pour lui-même l'écriture de son *Histoire*, ou enfin des circonstances pénibles dans lesquelles se trouve maintenant sa collectivité? François-Xavier Garneau est-il devenu conservateur? Disons d'abord que le mot n'a pas le même sens, selon qu'on l'applique à Garneau ou à son ami l'abbé Casgrain. Il y a un conservatisme hystérique, le plus répandu certes parmi les élites du 19<sup>e</sup> siècle, qui revêt le présent, si pauvre soit-il, des couleurs criardes de l'utopie, qui transforme instantanément le manque en gloire, qui joue de l'équivoque entre la privation matérielle et les valeurs spirituelles; et qui, entre autres effets, fait lire l'*Histoire du Canada* comme un poème patriotique. Le conservatisme de Garneau est d'une autre sorte. Il a la rudesse, la sobriété d'un constat, et n'est pas sans rappeler l'analyse faite par Crémazie des conditions de la littérature canadienne, analyse qui mêle, elle aussi, à des idées très modernes une vision quasi pastorale des choses. On sait l'admiration qu'avait Crémazie pour Garneau. On se souviendra également qu'à plus d'une reprise les noms de Crémazie et de Garneau ont été associés dans le même hommage. L'abbé Casgrain rapporte que le poète Louis Fréchette, alors étudiant au Collège de Saint-Anne-de-la-Pocatière, lisait à ses condisciples, « d'une voix vibrante, des passages détachés d'un livre qu'il déposait de temps en temps pour saisir un journal où il faisait admirer quelques strophes de vers fraîchement publiés [...]. Quel était ce livre? Quels étaient ces vers? Ce livre, c'était l'*Histoire du Canada* de Garneau. Ces vers, c'étaient ceux de Crémazie [...]»<sup>62</sup>. L'effet de lecture dont nous parlions plus haut s'applique simultanément, ici, aux deux écrivains; et pour Crémazie, Fréchette avait quelques raisons de s'y tromper, puisque les lettres d'Europe où le poète désavouait sa poésie antérieure n'avaient pas encore été écrites.

Je les réunis, moi, sous le signe de la prose, c'est-à-dire d'une rigueur qui tient à distance les prestiges de la trop facile poésie. L'un et l'autre écrivain ont rêvé de grandeur, pour

62. Cité par Odette Condemine, « Louis Fréchette, un admirateur de François-Xavier Garneau », Ottawa, *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 7, F.-X. Garneau, Hubert Aquin, hiver-printemps 1984, p. 21.

eux-mêmes et pour leur pays. Ils ont fait, tous deux, le *voyage de France*, ils y ont visité les monuments érigés à la gloire des grands hommes, ils ont vu en quelle estime on tenait là-bas les grands écrivains, les grands penseurs. Il est possible qu'ils en aient quelque peu perdu la tête à certain moment de leur vie, Garneau moins que Crémazie, mesurant mal la distance qui séparait la vieille France de la jeune colonie cédée aux Anglais. Ils ont écrit, comme tout un chacun, des poèmes d'inspiration patriotique. Mais quand ils arrivent à l'écriture, à la véritable écriture, c'est un paysage plus rude qu'ils contemplant, et qui impose des limites sévères à l'espérance. À la conclusion de Garneau, déjà citée :

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes; qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant...

répond le conseil donné, depuis son exil parisien, par Crémazie à l'écrivain canadien :

Renonçant sans regrets aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française<sup>63</sup>.

Ainsi, chez Crémazie comme chez Garneau, la « voie honorable » passe par l'aveu et presque la revendication — nous y revenons — d'une pauvreté. Le mot lui-même apparaît sous la plume du premier lorsqu'il écrit à l'abbé Casgrain, après avoir appris le décès de l'historien : « Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivres du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre [...] »<sup>64</sup>. Mais quelle sorte de politique est-ce là ? Une politique de repli, essentiellement défensive et protectrice, suscitée chez Crémazie par ses malheurs personnels, chez Garneau par les menaces qui pèsent sur la collectivité canadienne sous le régime pervers de l'Acte d'Union ? Oui, sans doute, pour une part. Mais il faut lire la « Conclusion » de Garneau en rapport avec le « Discours préliminaire », la lire comme une demande d'exception (comment ne pas penser à une certaine clause « nonobstant » de l'actuelle Constitution canadienne ?), compte tenu de la situation particulière de ce peuple : il n'est pas assez nombreux, il n'est pas assez fort pour s'engager sans réserve dans les combats de la

63. Octave Crémazie, *Œuvres, II - Prose*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Montréal, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 92.

64. *Ibid.*, p. 82.

modernité; formé principalement de « cultivateurs » vivant dans un « climat rude et sévère<sup>65</sup> », il doit cultiver les qualités d'austérité, d'économie plutôt que le brillant de l'invention; il doit enfin, avant tout, veiller à sa propre conservation, ne changer « que graduellement<sup>66</sup> » ses traditions. Comment ne pas sentir dans ce texte une étrange violence, celle que le principe de réalité fait subir au désir? Garneau passe la mesure, sa propre mesure, lorsqu'il ironise sur « les droits de l'homme et les autres thèses qui amusent le peuple des grandes villes<sup>67</sup>; il force le trait en disant que les Canadiens « ont toujours crain de perdre *un usage, une pensée, un préjugé de leurs pères*<sup>68</sup> » (nous soulignons). L'excès trahit la souffrance d'une conversion forcée. Oui, c'est bien le même homme qui écrit le « Discours préliminaire » et la « Conclusion »; et dans ce dernier texte il ne rejoint pas les thuriféraires de la nation dans leur messianisme naïf. La « Conclusion » est pleine encore des idées progressistes qu'elle doit écarter.

Quant aux qualités qu'il reconnaît dans son peuple, qu'il exige de lui, la « gravité », le « caractère », la « persévérance<sup>69</sup> », Garneau les a déjà manifestées lui-même dans l'écriture de son *Histoire du Canada*. La « voie honorable » n'est pas la voie facile.

- V -

François-Xavier Garneau, écrivait en 1945 le jeune historien Guy Frégault, nous a donné « l'une des deux ou trois œuvres classiques de notre littérature<sup>70</sup> ». Il ne dit pas quelle est l'autre ou quelles sont les deux autres, et on le comprend aisément car la distribution de prix serait périlleuse. Nelligan? Mais on ne traite pas Nelligan de classique, ce serait presque l'injurier. Et qui d'autre, grands dieux?... Mais pour François-Xavier Garneau, la chose semble aller de soi, et la plupart des critiques entérineraient sans difficulté la déclaration de Guy Frégault<sup>71</sup>. « L'*Histoire du Canada* de Garneau, poursuit-il, était faite pour durer<sup>72</sup> ». C'est par là qu'elle se révélait classique,

65. René Dionne, « La patrie littéraire », *op. cit.*, p. 407.

66. *Ibid.*, p. 408.

67. *Ibid.*, p. 407.

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*

70. Guy Frégault, « Actualité de Garneau », *L'Action universitaire*, Montréal, mars 1945, p. 15.

71. « Garneau, c'est avant tout, pour ne pas dire uniquement, l'historien, dont l'*Histoire du Canada* reste un des rares ouvrages classiques de notre littérature. » Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 141.

72. Guy Frégault, *op. cit.*, p. 8.

par l'aptitude qui lui était donnée de résister au temps, aux fluctuations du goût. Mais qu'est-ce donc, dans sa structure même, dans son organisation, qui lui donnait cette garantie de durée? Garneau, dit Frégault, est «l'écrivain qui a donné les pages les plus sobres et les plus denses peut-être de toute notre littérature<sup>73</sup>». Denses, peut-être; sobres assurément: voilà le mot-clé du classique. D'autres adjectifs vont en déployer le sens: «Un style un peu distingué, une langue élégante et correcte, une phrase claire, solide et dépouillée de fleurs de papier [...]»<sup>74</sup>. Le distingué et l'élégant (par opposition au tout-venant de l'expression courante), le correct, le clair et le solide préparent tout naturellement au «dépouillé» qui appartient au registre du sobre. Frégault parlera comme d'autres de l'«intensité poétique d'un grand nombre de pages<sup>75</sup>», mais ces pages appartiennent au Garneau qui raconte et qui n'est pas, aux yeux du jeune historien, le Garneau essentiel. Celui-ci avant tout «raisonne, compare, définit<sup>76</sup>»: toutes actions qui se font nécessairement à l'écart de l'emportement. Et voici revenir la sobriété. Frégault avoue sa préférence, dans l'œuvre de Garneau, pour

[...] les pages sobres, limpides, concises, dans lesquelles l'écrivain tire ses conclusions, porte ses jugements, pèse et évalue les faits. Garneau était essentiellement logicien, d'une logique passionnée, sans doute, mais également vigoureuse et non dépourvue de rigueur. Ses jugements sont nets, habituellement bien motivés et toujours bien exprimés<sup>77</sup>.

Les derniers adjectifs, on le voit, ne font encore que développer le thème du sobre.

La définition du classique par la sobriété, la clarté, la raison, que fournit plus ou moins explicitement Guy Frégault, nous renvoie à la notion, courante au 19<sup>e</sup> siècle et encore gravée dans nos esprits, du classicisme français. «On y fait entrer surtout, dit Sainte-Beuve, des conditions de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres<sup>78</sup>». Ce sont là les qualités qui, selon Frégault comme selon Sainte-Beuve, font durer une œuvre, en font véritablement un classique. Or elles s'oppo-

73. *Ibid.*, p. 9.

74. *Ibid.*, p. 9.

75. *Ibid.*

76. *Ibid.*

77. *Ibid.*, p. 10.

78. Sainte-Beuve, *Aperçus de l'œuvre critique de Charles-Augustin Sainte-Beuve*, textes choisis et présentés par Gisèle Corbière-Gille, Paris, Nouvelles Éditions DeBresse, 1973, p. 327.

sent presque point par point aux raisons que l'on a convoquées traditionnellement pour attester la valeur de l'œuvre de Garneau, et que rapporte encore Frégault : la passion patriotique, la « poésie », la puissance d'évocation. Ces qualités « classiques » seront même considérées comme des défauts par un des principaux commentateurs de Garneau, Gustave Lanctôt : « [...] sa phrase, écrit-il, conserve une certaine uniformité de construction qui ne va pas sans quelque monotonie. Parce que la clarté d'une image n'y brille que trop rarement et que la couleur du passé ne s'y retrouve nulle part, sa prose, à la longue, semble parfois un peu terne, tout en grisaille, inhabile à se renouveler ou à se colorer au choc des vocables, des faits et des idées<sup>79</sup> ». Mais une telle monotonie n'est pas aussi bien l'apanage des classiques ? Et ne pourrait-on pas rappeler ici, avec un peu de témérité, ce que Charles Du Bos disait de la « monotonie<sup>80</sup> » des grands écrivains ?

Après avoir envoyé l'historien à l'académie des classiques, Frégault, du même souffle, proclame son « actualité » :

L'œuvre de Garneau se recommandait donc par une valeur scientifique égale à sa valeur littéraire. Ce serait suffisant pour expliquer le succès qu'elle obtint aussitôt lancée dans le public, faveur que le temps allait consacrer. Mais pour que l'enthousiasme suscité par l'œuvre de l'historien fût si vif et si prolongé — il dure encore — une autre condition était nécessaire. Il fallait que cette œuvre correspondît aux aspirations vitales et permanentes du Canada français<sup>81</sup>.

En fait, les signes d'un tel enthousiasme, ou à tout le moins d'une lecture fervente de l'*Histoire du Canada*, paraissent de plus en plus difficiles à trouver, l'article de Guy Frégault constituant à cet égard une exception notable. Et quant aux « aspirations vitales et permanentes du Canada français » qui s'exprimeraient de manière indélébile dans le texte de Garneau, Frégault n'est pas très explicite ; il se résout à parler comme Casgrain d'une « ferveur patriotique<sup>82</sup> » que l'ensemble de ses considérations ne démontre pas très fortement.

Il est permis de penser, à l'opposé de ce que dit le titre même de l'étude de Guy Frégault, que l'*Histoire de Garneau*, précisément par ce qui lui vaut d'être appelée classique, sa sobriété, son désir de clarté, son élégance d'expression, son

79. Gustave Lanctôt, *op. cit.*, p. 173.

80. « [...] entre ces deux termes : monotonie et génie de grande classe, on constate en effet une fréquente et étroite relation », Charles Du Bos, *Choix de textes*, Paris, La Colombe, 1959, p. 225.

81. Guy Frégault, *op. cit.*, p. 12.

82. Guy Frégault, *op. cit.*, p. 14.

absence de couleur locale, est parfaitement inactuelle ; qu'elle l'est depuis longtemps, malgré les efforts considérables qui furent déployés pour l'intégrer dans le discours commun ; et que là réside une de ses plus grandes vertus. Casgrain a parlé de « la manière large<sup>83</sup> » de l'historien, entendant par là, fort justement, le souci qu'il a d'aller chercher les causes au plus loin, de construire des ensembles plutôt que de se perdre dans le détail. Mais l'expression peut s'appliquer également à la réalité textuelle de l'œuvre. Garneau veut — et il faut ne pas cesser de s'en étonner, compte tenu du milieu qui était le sien — *faire œuvre*, et plus, bâtir un véritable monument littéraire. Cette passion du monumental est presque toujours présente chez lui. Voyons-la s'exprimer dans son récit de voyage en France, où il s'intéresse, de façon un peu ridicule il faut le dire, aux dimensions physiques de Notre-Dame :

Notre-Dame a 390 pieds de longueur, 144 de largeur et 102 de hauteur jusqu'à la voûte. Le portail est percé de trois grandes portes ogivales. Les deux tours qui s'élèvent au-dessus du portail ont 204 pieds de hauteur à partir du sol<sup>84</sup>.

On décrirait de la même façon l'*Histoire du Canada*, en comptant les pages, et l'on n'aurait pas tout à fait tort parce que, de toute évidence, Garneau se donne le projet de faire vaste, grand, large, imposant. Il ne le fera pas, certes, à la manière des grands historiens romantiques français. Autant ceux-ci se projettent eux-mêmes dans leur œuvre, bousculent les événements pour les forcer à signifier, autant le Canadien veut s'absenter de son propre texte, en faire un monument non pas certes à lui-même, non pas même peut-être d'abord à son peuple, mais aux valeurs de vérité et de justice. Il n'abusait pas du langage lorsqu'il écrivait à Lord Elgin qu'il s'était imposé « l'obligation rigoureuse d'être juste<sup>85</sup> ». Garneau avait cette grande, cette belle naïveté-là.

Tout cela est aussi loin de notre nationalisme historique, représenté par tant d'historiens, d'idéologues et culminant dans les travaux de Lionel Groulx, que de notre historiographie plus récente, hantée par le refus du discours, voire le refus de l'œuvre. Classique, l'œuvre de Garneau l'est d'abord — et c'est sans doute le premier sens que donne Frégault à l'adjectif — comme œuvre de référence, incontournable ; encore que, me semble-t-il, on ne s'y réfère pas très souvent. Mais elle est un classique paradoxal, dans la mesure où elle

83. Henri-Raymond Casgrain, *op. cit.*, p. 134.

84. François-Xavier Garneau, *Voyage en Angleterre...*, p. 198-199.

85. René Dionne, « La patrie littéraire », *op. cit.*, p. 408.

est, plus qu'un point de ralliement, un signe de contradiction. Il faut lire, pour s'en convaincre, le premier ouvrage d'importance sur Garneau, paru en 1883; il est d'un ami indiscutable de l'historien, Pierre-J.-O. Chauveau, celui-là même qui avait été appelé à prononcer l'oraison funèbre de Garneau, en 1866. Les hommages n'y manquent pas; mais aussi bien le biographe morigène fréquemment son auteur, lui reprochant ses idées libérales, le peu de cas qu'il fait des origines religieuses du Canada et de son épopée mystique, sa trop grande « impartialité<sup>86</sup> », quelques fautes de français, et lui oppose des opinions historiques différentes des siennes. Il le fait aimablement, sans doute; c'est un ami. Mais, pour réinsérer Garneau dans les paramètres de la bonne conscience nationale, Chauveau est amené à faire, sur sa pensée et sa pratique historique, des opérations de rectification assez cavalières. Les choses ne changeront guère au cours du siècle qui suivra, malgré une réédition spectaculaire à Paris — qui aurait comblé de joie l'historien — et les diverses entreprises de commémoration.

Que lirons-nous chez François-Xavier Garneau, aujourd'hui, nous qui ne sommes pas historiens, lecteurs spécialisés? Il est impossible d'imaginer un Garneau moderne, issu d'une opération semblable à celle qu'a pratiquée Roland Barthes sur Michelet. L'auteur de l'*Histoire du Canada* est irrémédiablement engoncé dans un 19<sup>e</sup> siècle vêtu de gris, à la laïque — ce qui, en soi, ne manque pas d'intérêt — et on le lira forcément avec la distance qui s'impose par exemple devant un tableau comme « Le dernier Huron » de Plamondon, dont Garneau s'est inspiré pour écrire son poème. Mais cette distance n'est-elle pas ce que nous offre de plus utile l'œuvre de Garneau? la possibilité d'une lecture autre de nous-mêmes et de notre histoire, une histoire plus calme et plus large à la fois, établissant des rapports de sens entre notre histoire et l'histoire générale du monde, les formes toujours nouvelles de l'aventure humaine? Ce n'est pas un grand écrivain, ce n'est pas un grand penseur que nous lirons, un classique au sens fort du mot — Garneau n'est un classique que pour nous, pour notre littérature, ce qui est peut-être en un certain sens la négation du classicisme —, mais un honnête homme qui ne cesse de rêver (discrètement) de grandeur, alors même qu'il raconte quelques amères défaites et le rétrécissement, pour le Canada français, de l'horizon historique.

86. « Mais il est vrai de dire que bien que M. Garneau ne manque pas d'impartialité, et qu'il l'ait poussée même un peu trop loin en certaines circonstances [...] », Pierre-J.-O. Chauveau, *op. cit.*, p. LIX.

## - VI -

Le meilleur portrait écrit que nous ayons de François-Xavier Garneau se trouve dans l'ouvrage de Chauveau. Il s'ouvre sur la mention d'un « désappointement » possible, d'une inadéquation entre l'apparence et la réalité, l'homme et l'œuvre :

Ceux qui ne le connaissaient que par ses ouvrages, devaient éprouver quelque désappointement en le voyant pour la première fois. Une certaine hésitation nerveuse, un certain embarras qui n'était pourtant point de la gaucherie et qui n'excluait point une irréprochable urbanité, faisaient que l'on se demandait si c'était bien là l'intrépide défenseur de la nationalité franco-canadienne<sup>87</sup>.

Ce n'est pas là le Garneau qui, quelques décennies plus tôt, avait répondu avec tant de fougue aux insultes des clercs anglais de l'étude Campbell. Le premier, le jeune homme, était à la hauteur de l'œuvre ; le second, au premier regard tout au moins, mais le premier regard détient toujours une part de vérité, ne l'est pas. Tout se passe comme si son œuvre et lui-même avaient suivi des chemins inverses : à mesure que la première s'enflait de gloire, l'historien refluait vers la grisaille de l'existence quotidienne, et presque l'anonymat.

Il sort parfois, l'auteur de l'*Histoire du Canada*, il s'arrache à ses austères études, son corps participe à la petite vie mondaine de Québec. Je dis : son corps, parce que de toute évidence il n'est pas là tout entier, dans cette image de bon bourgeois qui se distrait, l'essentiel est resté à la maison.

Quoiqu'il fût, d'habitude, plutôt sérieux qu'enjoué, il savait rire avec ses amis d'un bon petit rire plein de bonhomie et de franchise. S'il n'aimait pas les réunions du grand monde, les soirées à prétentions et les dîners fastueux, il se rendait volontiers aux réunions intimes, aux petites parties de cartes, aux réceptions improvisées si fréquentes et si agréables dans la bonne vieille ville de Québec<sup>88</sup>.

Il y avait donc du « grand monde », tant de « soirées à prétentions » et de « dîners fastueux », à cette époque, dans la bonne ville de Québec ? Supposons que Chauveau force un peu la note pour souligner la modestie foncière de l'historien, son désir de disparaître dans la grisaille du citoyen

87. J.-O. Chauveau, *op. cit.*, p. CCLIV.

88. *Ibid.*

moyen, de la médiocrité. Quand il ouvre la bouche, cependant, et le biographe laisse soupçonner que ce n'est pas fréquent, Garneau redevient, par contraste sinon par miracle, le grand homme, le grand écrivain qu'il est en réalité, derrière les apparences.

Mais dès que, sous son front dénudé, son intelligente figure s'éclairait des reflets de sa pensée, dès qu'il s'animait à parler de quelque sujet favori, on reconnaissait l'homme supérieur, et, ce qui est mieux encore, l'homme convaincu qui s'est dévoué à la réalisation d'un noble projet. Dans ses portraits, sa physionomie pensive, empreinte d'une douce et modeste gravité, fait aussi la même impression<sup>89</sup>.

Puis le vrai François-Xavier Garneau, qui vient de faire une apparition fugitive chez des amis, retourne à sa *vraie vie*, à sa solitude, à ses livres, à ses auteurs préférés. « Nous connaissons, dit Chauveau, ceux de sa jeunesse ; dans ses dernières années, c'était surtout Tacite, qu'il lisait dans une excellente traduction, et Thierry, qu'il aimait tant à citer<sup>90</sup> ». Augustin Thierry, cela va de soi : sa conception de l'histoire narrative, et surtout sa théorie des races convenaient sans doute à celui qui s'inquiétait de la survie de la race française en Amérique. Mais Tacite ? Il le lisait, Chauveau prend soin de le préciser, « dans une excellente traduction ». Garneau lisant Tacite, c'est peut-être Garneau faisant, refaisant sans cesse, avec une patience de bon écolier, le cours classique qui lui avait manqué, regrettant son ignorance du latin. C'est peut-être aussi, dans cette œuvre abondante en violences, en mensonges, en trahisons, en crimes de toutes sortes, la lecture d'une histoire en tous points contraire à la sienne, si étrangement innocente, où il y a des erreurs, des fautes mais non des crimes : Garneau lisant chez l'Ancien ce que lui-même, si pudique, n'aurait jamais osé écrire. Ce sont peut-être encore de beaux récits de batailles, une vision pessimiste de l'histoire qui, elle, ne lui était pas totalement étrangère ; et surtout, le thème de la liberté. Cette phrase, par exemple :

Quant à Arminius, comme les Romains se retiraient et une fois Maroboduus expulsé, il voulut devenir roi, mais il trouva en face de lui l'esprit de liberté de ses compatriotes [...] <sup>91</sup>.

La liberté, François-Xavier Garneau savait un peu ce que cela veut dire.

89. *Ibid.*

90. *Ibid.*

91. Tacite, *Annales*, texte présenté, traduit et annoté par Pierre Grimal, Paris, Gallimard, « Folio », 1993, p. 106.